

Docteur J. LAGAN
Séminaire du 29 juin 1955

Ce que je vais vous dire là, d'abord, est en préambule, en marge du séminaire. Ce ne peut être qu'une parenthèse, car nous ne sommes pas là pour faire de l'exégèse; ça se rattache quand même à notre question.

Dans cette pénultième réunion, je vous ai interrogé avec un succès mélangé; c'est une séance qui a porté des effets divers dans les esprits de ceux qui y ont participé. J'espère que maintenant vous avez compris quels ^{ont} ~~avait~~ été pour moi le sens et la fonction: C'était une façon d'accorder mon instrument à ce que j'avais à vous dire la dernière fois. J'espère que ça n'a pas seulement servi à moi, mais à vous.

Mais enfin j'ai retenu - sans m'y arrêter sur l'instant, parce que, du train où allaient les choses, si je vous avais suivi sur ce terrain, ça nous aurait donné encore plus le sentiment d'aberration! - qu'est-ce que vous avez voulu me dire, quand vous m'avez dit que le verbum du premier verset de Saint-Jean, c'était le dabar hébreu? sur quoi vous fondez-vous pour m'avoir dit ça?

Ce n'est pas un traquenard. J'y ai repensé, il y a une heure, et je ne suis pas plus ferré que vous là-dessus, et même sûrement moins!

Alors, ne vous troublez pas, et dites-moi pourquoi vous m'avez dit que le verbum était le dabar hébreu ? Qu'est-ce qui vous permet de le dire, étant donné que l'Évangile de Saint-Jean était écrit en Grec ?

Eh bien, d'abord, je dirai qu'il y a un fait a priori qui nous engage à penser cela

(Aujourd'hui, on boucle certains petits comptes. Et je vais vous dire tout à l'heure ce que nous comptons faire).

D'abord le sens. Je ne dois pas expliquer le sens de cela ?

J'espère bien que si.

Ce n'est donc pas ça la question que vous posez.

Je dirai d'abord ceci...

D'abord la question philologique; celle qui vous permet de dire... S'il est bien certain que St-Jean a écrit en Grec, il n'est pas du tout obligé qu'il ~~parxaxk~~ pensât en Grec, et que son logos fût le logos babylonien, par exemple.

Vous dites qu'il pensait le dabar hébreu. Dites-moi pourquoi ? Parce que ça n'est tout de même pas la seule façon de dire, en hébreu.

De dire ?

De dire le quelque chose justement qui est le sens du dabar.

Logos ; oui, évidemment, ce n'est pas le seul motif. Pour résumer la question, je dirai ceci : ^{ne} on/trouve dans St-Jean aucun concept vraiment platonicien. C'est un fait. Je pourrais vous le démontrer. Ce qui est intéressant, c'est qu'en général logos...

Qui est-ce qui vous parle de concepts platoniciens ?
 La dernière fois, au moment où je m'arrêtais sur ce verbum
 en somme, pour vous dire que le verbum c'était un mot qui
 avait été choisi par Saint Jérôme - si mes souvenirs sont
 bons, c'est lui qui a fait la traduction -

Elle existait déjà.

Peu importe. Verbum, c'est-à-dire le mot que j'ai
 rapproché, dans cette occasion, de l'usage latin, qui nous
 est assez indiqué par l'usage qu'en fait ; par exemple,
 Saint Augustin dans le De significatione que nous avons
 commenté l'année dernière. En somme, je faisais une simple
 allusion à une sorte d'axiomatique, préalable même au fiat,
 même au fiat de la genèse.

Je posais une question. Je n'ai pas dit que cela résol-
 vait.

Mais vous devez mieux sentir maintenant toutes les im-
 plications que ça a, après ma dernière conférence. C'était
 à propos de cela que je suggérais que le verbum était
 peut-être quelque chose d'antérieur à toute parole, même à
 la première parole de la création, "in principio erat
verbum".

Et là-dessus, vous me dites, comme une objection, que
 c'est le dabar hébreu.

C'est que vous avez dit "au commencement était le langage",
 vous avez traduit comme ça. A quoi Leclaire a dit : "pas le
 langage, mais la parole !"

C'est de cela qu'il s'agissait.

Eh j'ai dit : "oui c'est très nettement la parole, et pas

le langage".

D'où tirez-vous le dabar?

Il y a deux questions : d'abord, que ce soit le dabar qu'il y a sous le logos de Saint-Jean; et ensuite que le dabar veuille dire plus la "parole" qu'autre chose.

Alors traitez ces deux questions. Pourquoi pensez-vous que c'est le dabar ?

Pour deux motifs. Le premier, est que c'est une citation implicite très nette du début de la Genèse.

Au début de la Genèse, nous avons, au verset 3 : "fiat lux", précisément; varomêr.

Ce n'est pas du tout dabar, varomêr. C'est même exactement le contraire. C'est là que je veux vous amener.

Ah non! Ce n'est pas exactement le contraire!

Expliquez-moi en quoi !

Il y a une tradition rabbinique, qui a un peu substantivé ce 3ème verset de la Genèse, en quelque chose comme une entité, si vous voulez, médiatrice entre le Créateur et la création, et ce qui serait la parole, comme il y a la sagesse.

Mais ce qui est certain, c'est que dans toute la tradition biblique - (j'explique d'abord un peu le sens, ça va mieux pour montrer pourquoi j'interprète en ce sens-là St-Jean aussi) - manque absolument le concept de patio, de logos au sens grec. C'est ce que Boutmann a montré par des analyses très profondes; que par exemple le concept d'univers n'existe pas dans la tradition biblique, ils

n'ont pas ce sens de monde déterminé où toutes les choses se produisent par un certain déterminisme; chez eux, manque absolument ce concept de loi fixe, déterminée, par laquelle tout s'enchaîne, et ce qui est vraiment le sens finalement du concept grec de logos, c'est la rationalité du monde, le monde qui est donc considéré comme un tout dans lequel tout se produit d'une façon enchaînée, logique. Ce qui fait aussi la philosophie aristotélicienne, finalement, les quatre causalités, qui doit ^{vent} expliquer comment même le mouvement se réduit à un ordre statique déterminé.

Par exemple, les Hébreux disent toujours, au Dieu d'univers, la somme des choses; ou : le ciel, et la terre, et tout ça. Mais ils n'ont jamais ce concept rationnel. Ils ne pensent pas dans des concepts statiques, des concepts essentialistes. C'est une chose qui est absente de leur façon de penser.

Est-ce que vous croyez, après avoir entendu ma conférence, que je vise - quand je parle d'un ordre symbolique tout à fait radical - ce jeu des places, cette conjecture initiale, ce jeu conjectural primordial, qui est tout à fait d'avant le déterminisme, d'avant toute espèce de notion de l'univers, comme rationalisé, qui est -(si je puis dire)- le rationnel avant sa conjonction avec le réel ? Est-ce que vous croyez que c'est ça que je vise ? Est-ce que ce sont les quatre causalités, le principe de raison suffisante et tout le bataclan ?

Mais si vous dites "au début était le langage", c'est comme une projection rétrospective de la rationalité actuelle.

Il ne s'agit pas que je le dise. Ce n'est pas moi, c'est Saint-Jean.

Non, il ne le dit pas.

Amenez-vous, Père Bernaert! Parce qu'on est en train d'essayer de démonter la formation philologique de

Que les Sémites n'aient pas fondamentalement d'inspiration à la notion d'un univers aussi fermé que l'O, celui, si vous voulez, dont le bâton nous donne la préparation, dont Aristote nous donne parfaitement le système fermé, d'accord!

C'est essentiellement en mouvement et sans loi rationnelle. Par exemple, ce qui arrive dans la nature, c'est la parole de Dieu qui se répercute dans la nature. Cela démontre, si vous voulez, peut-on dire, que c'est un univers animiste; n'importe! C'est un univers essentiellement pas déterminé, pas rationnel, un univers historique, si vous voulez, où tout se produit par des initiatives personnelles.

Oui. Mais d'abord ça ne veut pas dire qu'il n'est pas rationnel, du moment que c'est la parole qui le module.

Je dirai : pas essentialiste.

Là où je veux en venir, c'est ceci...

Et vous, Père Bernaert ?

J'ai fait de l'Écriture Sainte, comme tout le monde!

L'autre jour m'a sorti une rrière-fond du logos de Saint-Jean, permettant le dabar hébreu. C'est ce qu'on vous enseigne ?

C'est ce qui est démontré par exemple par des études très poussées, de Bultmann, etc...

Est-ce que vous savez ce qu'a fait un certain Burnett ?

Oui.

Il a étudié ce premier verset de Saint-Jean avec

beaucoup d'attention. C'est un travail dont je vous recommande la lecture. Je n'ai pas pu le retrouver depuis que vous m'avez fait cette objection. Mais son souvenir est très précis, sa conclusion, tout au moins. Il dit que derrière le logos de Saint-Jean c'est le memra araméen qu'il faut supposer.

C'est la même chose que dabar en hébreu, c'est le dabar un peu substantifié, rabbinique, comme je vous ai dit.

Qu'est-ce que vous voulez dire, en disant rabbinique ?
La question n'est pas là.

C'est-à-dire que plusieurs choses ont conduit à ce premier verset. Vous avez certainement la tradition de la création, de la Genèse; puis la tendance de la pensée rabbinique à l'expliquer un peu....

En tout cas, je vais vous dire une chose. C'est que le Memra est beaucoup plus près du Vahomer, c'est la même racine. Le Memra est beaucoup plus proche du Vahomer du premier verset de la Genèse.

Ecoutez, je vais vous dire ce que j'ai regardé, il y a une heure, c'est dans le Gesenius sur ce que veut dire le dabar.... C'est beaucoup plus près de "duxit, locutus est" au sens de l'impératif tout à fait incarné. Et même ça va jusqu'à la traduction "insidiatus est".

Que voulez-vous dire par là ?

C'est dans le Gesenius; c'est-à-dire "engagé", "séduire"; enfin ça implique précisément tout ce qu'il y a dans cette perspective, précisément, de gauchi, de vicié, de dévié, de détourné, de corrompu essentiellement dans tout ce qui est une parole, au moment où elle descend dans l'archi-temporel.

En tout cas, dabar est attesté dans Et c'est toujours quelque chose à la fois de très limité, de très précis et, comme tel, en fin de compte, "insidiatus est", de qu'il y a de leurrant, de trompeur.

Mais non! Pastoujours !

C'est la parole dans son caractère le plus caduque, par rapport à l'ammara.

Non! Par exemple, le tonnerre est la parole de Dieu, et pas dans le sens caduque, ça c'est très net. Non, non! C'est un sens dérivé. Mais le premier sens n'est pas celui-là.

Mais ça vous montre vers quoi il dérive.

Il peut dériver, évidemment, il peut dériver.

C'est nettement attesté.

Que ça existe aussi ? Mais bien sûr ! Mais ça ne prouve rien, que ça existe aussi !

Mais ça laisse tout de même pendante la question de savoir. Rien ne nous permet d'identifier ce dabar avec l'emploi, mettons, en effet problématique, puisque on s'y attache assez, du logos dans le texte grec de Saint-Jean.

En tout cas, une chose est certaine, qu'il faut exclure, car il est totalement absent, partout ailleurs, le sens platonicien de logos.

Mais ça n'est pas ça que je visais.

Il ne faut pas traduire par "langage", de toute façon.

Le logos dont il s'agit - et je trouve là qu'il ne faut pas négliger l'inflexion que donne le verbum latin; ~~xxxx~~ - nous pouvons en faire tout à fait autre chose que la raison des choses,

mais précisément ce jeu de l'absence et de la présence est complètement primordial en ce sens qu'il donne déjà son cadre même au fiat. Car, enfin, le fiat se fait sur un fond de non-fait, d'absolument antérieur à tout fiat. En d'autres termes, je crois qu'il n'est pas impensable que même le fiat ne soit une chose seconde; même la parole, même la parole créatrice la plus originelle.

Oui. Mais, je dirai qu'on se place là au début de l'ordre historique temporel; mais on ne va pas, comme vous insinuez, au-delà. C'est une chose absente.

Chaque fois qu'on dit : dans le principe, "in principio", on est sur quelque chose de complètement énigmatique quand il s'agit de la parole

Cela aussi je vous l'ai indiqué que cet "in principio" en effet a un caractère de mirage, qu'il ne peut pas s'agir de cette même rétro-action imaginaire qui est indiquée dans le distique de Manuel von Schenko, que je vous ai cité à ce propos : "qui était avant que Dieu fit même tout cela ? Moi!" Ce qui est bien indiquer, en effet, le caractère de mirage.

Je ne comprends pas très bien ce que vous voulez dire maintenant.

C'est-à-dire qu'une fois que les choses sont structurées dans une certaine intuition imaginaire, elles paraissent être là depuis toujours. Elles ne peuvent même pas être ressenties autrement. Mais c'est un mirage, cela, bien sûr!

C'est ça votre objection que de me dire qu'il y a une sorte de rétro-action de ce monde constitué dans une sorte de modèle ou d'archétype qui le constituerait. Mais ce n'est pas du

tout forcément l'archétype. C'est exclu ici cette rétro-
action dans un archétype qui serait une condensation.

C'est tout à fait exclu.

Tout à fait exclu dans ce que je vous enseigne. Et si
le logos platonicien ressemble à quelque chose, c'est aux idées
éternelles. Mais ce dont je vous parlais la dernière fois, en
vous parlant d'un certain langage, ce n'était pas ça!

Moi, j'ai toujours compris "langage" par opposition
à "parole", comme cette condensation, cette essence de tout ce
qu'il y a.

C'est un autre sens du mot "langage" que j'essayais de
vous faire entendre.

Ah !...

C'est justement ce quelque chose qui peut se réduire à
cette succession d'absences et de présences, ou plutôt à cette
perpétuelle simultanéité de la présence sur fond d'absence,
de l'absence constituée par le fait qu'une présence peut exis-
ter. Car enfin de compte il n'y a pas d'absence
dans le réel. Il n'y a d'absence que si vous suggérez qu'il peut
là y avoir une présence là où il n'y en a pas; c'est-à-dire
quelque chose complètement en dehors de l'ordre du réel. C'est
ça qui était visé.

Dans l' "in principio...", il peut y avoir le mot en tant
qu'il crée cette opposition, ce contraste; il n'y a plus de
non, de contradiction qui là ne soit trop particularisée par
rapport à cette contradiction originelle du 0 et du 1.

En quoi s'oppose-t-il à la parole, alors ?

C'est qu'il lui fournit - si on peut dire - quelque

- 11 -

chose qui est une sorte de condition radicale.

Est-ce que vous voyez ce que je veux dire ?

Oui. Mais je trouve que dans cette condition vous pouvez aussi bien dire "parole" que "langage"; c'est tellement au-delà de cette opposition!

C'est exact!

Mais c'est là ce que je veux vous indiquer, c'est que dans le hammer, ou le hommer, ou le mmmra... C'est de cette sorte de maître-mot, si on peut dire, qu'il s'agit, et non pas du registre du dabar, qui est en quelque sorte l'orientation légaliste.

Oh!...

Vous allez reconsulter Gesenius en rentrant.

Mais j'ai étudié tous ces textes; car il y a un grand article de Guideo (?), qui rassemble tous les textes possibles. Il ne va pas dans ce sens-là. Je le trouve plus nuancé que Gesenius, qui ~~xxx~~ montre ce que vous dites : insidieux...

Que le dabar puisse aller jusqu'à "insidiatus est", c'est indiquer jusqu'à quel point il s'infléchit.

Il peut s'infléchir, oui! Comme parole peut devenir bavardage.

C'est la même chose pour le mot parole en Français : "il parle", c'est-à-dire il ne fait rien.

Ce n'est pas tout à fait cela, car le dabar n'est pas du tout dans le sens du vide.

Vous avez un texte Isaïe, LIII : "la parole de Dieu descend sur la terre, et elle remonte comme fertilisée". Donc, vous avez nettement ici le sens de "parole créatrice", et pas

"parole insidieuse", et qui correspond à l'aramme, in memmra, un peu substantifié : la parole chargée de vitalité

Vous croyez que c'est le sens de l'aramme in memmra ?
Vous croyez qu'il y a là le moindre compromis avec la vie dans cette parole ? Nous sommes là au niveau de l'instinct de mort.

Cela vient de cette tendance spéculative à comprendre un peu ce qu'il y a comme intermédiaire entre celui qui parle et ce qu'il produit; ça doit avoir une certaine consistance, et c'est le début, si vous voulez, d'une tendance spéculative dans la pensée hébraïque.

Quoi, le dabar ?

Le Memmra.

Vous croyez ?

Oui. C'est la tradition rabbinique, même substantification de sagesse, et plusieurs autres choses, et ce que vous retrouvez plus tard dans qui a tâché, par l'intermédiaire de cette substantification, de faire l'intermédiaire avec le logos platonicien.

A quelle époque apparaît Memmra ?

Ce doit être du IIIème siècle.

Burnett, nous montre avec des recoupements, dans l'article dont je vous parle, par toutes sortes de recoupements manifestes, il met en valeur que Saint-Jean pensait en araméen.

C'est certain.

Il est même fort douteux qu'il ait jamais connu quelque chose de la tradition de(?)

Oui. Je ne vois pas pourquoi vous la faites là intervenir;

car ce que vous appelez la tradition rabbinique, c'est ~~en~~ son inflexion gnostique.

Oui, qui peut venir la gnose plus tard, qui donne évidemment des emprises à la pensée gnostique, qui ne n'est pas en elle-même; c'est essentiellement une pensée légalistique, qui tâche de tout fixer, codifier.

Vous ne croyez pas que le dabar est plus près de cela ?

Non, le memmra.

Aujourd'hui, je vais être relance, et j'espère que vous l'allez être aussi, avec plus de succès que la dernière fois; c'est-à-dire que je me suis bien promis d'affirmer, à la façon dont notre dernière rencontre s'opérerait, que je ne vous fais pas un enseignement ex cathedra. Car, à la vérité, si la chose peut faire encore doute pour certains d'entre vous, je ne/crois pas du tout conforme à notre objet, puisqu'il s'agit du langage et de la parole, que je vous apporte ici quelque chose qui serait en quelque sorte tout fait, affirmé de façon apodictique, que vous n'avez qu'à enregistrer et mettre ensuite dans votre poche. Car, bien entendu, à mesure que les choses vont, il y a de plus en plus de langage dans nos poches; et même quand il déborde sur notre cerveau, ça n'y fait pas grande différence. On peut toujours mettre son mouchoir par-dessus.

Je crois, au contraire, que s'il y a derrière tout discours une vraie parole, elle est essentiellement faite de ceci, que c'est la vôtre, celle des auditeurs, autant et même plus que

1

la mienne. Et que dans une matière comme l'analyse, pour qui cette question est absolument présentée de façon permanente, dans toute la communication analytique, ^{il} me paraît tout à fait exclu que l'enseignement théorique est censée participer de cette communication créatrice; c'est-à-dire que je puisse vraiment, légitimement, vous demander, comme je l'ai fait la dernière fois - à la vérité je ne l'ai pas fait d'emblée - je vous ai demandé de me poser des questions. Et comme elles s'annonçaient un peu minces, je vous ai proposé certain thème; et je vous ai dit : comment est-ce que vous comprenez ce que j'essaie d'approcher concernant le langage et la parole ?

Là-dessus, il s'est en effet formulé des objections valables; et le fait qu'elles se soient arrêtées en cours d'explication, qu'elles aient même pu à certain moment engendrer une certaine confusion, n'a jamais eu aucune espèce de caractère décourageant. Cela veut simplement dire que l'analyse est en cours.

Comme, depuis, j'ai émis quelques propos qui me semblent de nature à faire un pas de plus dans ce qui était dans notre dialogue, l'avant-dernière fois, je vous demande aujourd'hui, de nouveau, si vous avez des questions à me poser; c'est-à-dire si précisément la conférence que j'ai faite, pour autant qu'elle peut passer pour être une espèce de pointe dialectique de tout ce qui est amorcé par le travail de l'année, pour autant qu'elle laisse pour vous des questions ouvertes, que quelques points vous demandent à être précisés. Eh bien, je vous donne la parole, et je vous demande - à ceux qui veulent - de me poser des questions.

Je leur redemande aujourd'hui à nouveau de s'y risquer, de se risquer dans cet inconnu, dans cette zone ignorée, que nous devons vraiment, dans l'expérience analytique, ne jamais oublier comme étant notre position de principe.

Et je voulais m'exprimer d'une façon lapidaire, en jouant un peu sur les mots, je dirais, très précisément, pour ce qui est de faire de la théorie analytique quelque chose qui se donne comme ça, c'est moi qui construis, et vous propose, et vous partez avec ça, c'est bien le cas de le dire, sur cette conception, j'en ne veux rien savoir; ce à quoi vous pouvez également donner son sens plein.

Car enfin si quelque chose, que ce soit plus spécialement d'un ordre archétypique et platonicien, auquel vous savez je fais toutes les réserves, ou que ce soit simplement cette parole, langage ambigu, tout à fait primordial, qui est là pour nous donner l'émergence du symbolique, il est bien certain que le rapport où nous sommes vis-à-vis de cette parole, c'est très exactement de la concevoir en donnant à ça son sens plein.

Bien entendu, pour la concevoir, puisque nous ne pensons tout de même pas un seul instant que tout soit déjà écrit, il y a là quelque chose d'assez problématique; car elle est à la fois là et pas là. Et, comme l'a fait remarquer M. Lefèvre-Pontalis, l'autre jour, il n'y aurait rien du tout s'il n'y avait pas de sujet pensant. Et c'est pour cela que, pour qu'il y ait quelque chose de nouveau, il faut bien évidemment que l'ignorance existe.

C'est dans cette position que nous sommes, et c'est pour ça que nous concevons quelque chose. Quand nous savons quelque

chose, déjà nous ne concevons plus rien.

Qui est-ce qui prend la parole ? M. Marchant, qui a l'air d'être visité par l'esprit ?

L'esprit qui me visite en ce moment me ferait plutôt protester de tirer des questions. Car, quel intérêt en tirerons-nous ?

Il se peut qu'il y ait quelque tournant de mon discours, à ma dernière conférence, qui vous ait paru trop abrupt, éludé, abrégé, oublié, et qui vous empêche de faire l'enchaînement.

C'est à un niveau beaucoup plus élevé, si je puis dire. Nous avons écouté ici, pendant un certain nombre de mois, un séminaire dont nous avons chacun tiré ce que nous avons pu.

Si nous posons des questions, nous aurons toujours tendance à ramener ça à des choses à un niveau plus solide, si l'on peut dire, avec tout ce que cela comporte de mauvais; et ramener cela à des concepts que nous pourrions croire pouvoir utiliser, alors que justement il s'agit de rester un peu suspendu...

D'un autre côté, c'est quand même comme ça que les choses finissent par aboutir. C'est à dire que vous avez quand même soin de vous déplacer dans un monde et une pratique, et une technique, qui est tout à fait conceptualisé.

Il s'agit de savoir la place que ça a, de retrouver la perspective.

Je trouve qu'il est difficile de poser des questions pertinentes sur une conférence que nous avons entendue, sur laquelle nous n'avons pas pu réfléchir.

L'autre jour, quand nous sommes sortis, il vous semblait

que notre dernière rencontre pourrait être dépensée avec fruit dans des questions.

Ce n'est pas moi qui ai parlé de questions.

J'ai une question, à propos de votre conférence, la notion de notion, telle que la triangularité, par exemple, dont vous avez parlé, en tant qu'elle peut être ou non reconnue par la machine cybernétique. Peut-on dire, alors, que cette notion appartient alors, dans l'élaboration de pensée, selon vous, à l'ordre imaginaire, ou à l'ordre symbolique ? Puisque vous avez parlé de l'ignorance, tout à l'heure, j'ai pensé à Nicolas de Flug, qui, dans toute la première partie de "la docte ignorance" fait une analyse conceptuelle formelle de la notion de triangularité, et il la rattache, me semble-t-il, au symbole.

Alors, ce qu'introduit la cybernétique dans les expériences de cybernétique, dans la reconnaissance ou non-reconnaissance d'une forme telle que le triangle ^{et} ~~est~~ par conséquent dans l'élaboration de la triangularité permet-elle...

Je crois que vous faites allusions à ce que j'ai dit concernant les difficultés spéciales qu'il y a à formaliser, au sens symbolique du mot, certaines Gestalten, certaines bonnes formes. Or ce n'est pas le triangle que j'ai pris comme exemple, c'est le rond. Ce n'est pas pareil !

Dans ce que j'ai dit, je fais allusion au fait que la machine cybernétique peut ou non reconnaître, selon sa position dans l'espace, une forme, se diriger ou ne pas se diriger. Par exemple si elle perçoit - c'est une analogie que je fais - un rond comme une ellipse, selon les déformations de la perspective, elle reconnaîtrait ou non la forme. Cela implique donc, dans

votre pensée à vous des questions relatives aux notions elles-mêmes, circularité, ou triangularité.

Alors, une confusion s'est introduite chez moi - et chez d'autres aussi - nous ne savions plus si, pour vous, une notion telle que la circularité ou triangularité appartenait à l'ordre du symbolique ou de l'imaginaire, dans ces expériences.

Tout ce qui est intuition est beaucoup plus près de l'imaginaire que du symbolique. C'est une question vraiment présente à tout instant, et qui est, beaucoup plus maintenant que jamais, dans la pensée mathématique que d'arriver à éliminer aussi radicalement que possible tous les éléments intuitifs.

L'élément intuitif est considéré comme une impureté dans le développement de la symbolique mathématique. Je ne crois pas que Riguet me contredira. Dire que les mathématiciens y soient pleinement parvenus, dire que les mathématiciens ne réservent en fin de compte à l'intuition une valeur créatrice, une valeur de source, ça n'est pas dire pour autant qu'ils considèrent que la partie soit réglée. Il y a certains mathématiciens qui, en fin de compte, continuent d'attacher à l'intuition une valeur qu'on ne peut pas éliminer....

Néanmoins, le seul fait qu'il persiste dans les mathématiques cette aspiration à tout réduire, à pouvoir tout réduire dans un axiome mathématique, prouve que c'est là la tendance, qu'il y a toujours devant elle possibilité de succès.

Ce que vous me dites à propos de la machine. Je crois que la machine ne peut pas régler la question, bien sûr! Mais, observez ce qui se passe chaque fois que nous cherchons à mettre

une machine en état de reconnaître la bonne forme comme telle, malgré toutes les aberrations de la perspective. En bien, cette chose qui, dans l'intuitif, est un acte extrêmement simple, car c'est ça que signifie la théorie gestaltiste, c'est que la bonne forme est quelque chose qui dans l'imagination est donné comme le plus simple, comme ce à quoi les diverses tendent toujours à se ramener; dans la machine, nous ne produisons jamais un effet fondé sur une simplicité semblable, c'est toujours par la plus extrême des compositions, et cette fois, dans cet ordre, la plus artificielle; c'est-à-dire dans un balayage par la machine, un balayage ponctuel de l'espace, - ce qu'on appelle un scanning - qu'on recompose, par des formules correspondantes qui deviennent dès lors extrêmement compliquées, ce qu'on pourrait appeler la sensibilité de la machine à une forme particulière.

En d'autres termes, les bonnes formes ne sont pas ce qui donne pour la machine les formules les plus simples. Vous y êtes ?

Eh en quelque sorte déjà suffisamment par là est indiqué - ça ne peut être qu'indiqué - dans l'expérience l'opposition des versants entre l'imaginaire et le réel.

Je me suis mal fait comprendre dans ma question.

Le débat que vous avez évoqué, relatif aux origines des mathématiques, entre intuitionnistes et non-intuitionnistes; ces et rationalistes, est un débat certainement intéressant. Il est ancien. Et il est latéral par rapport à la question que je pose; parce que la question que je pose a trait à la notion et non pas à la perception d'un triangle ou d'un rond. C'est l'aboutissement qu'il y a dans la notion même de triangularité,

par exemple, que je vise, moi.

Alors, la notion de triangularité, on pourrait reprendre le texte auquel ~~je~~ vous faisiez allusion; j'en ai relu cette année une partie, à propos des maxima et minima. Je ne vois plus très bien comment Nicolas de Flug aborde la question du triangle. Je crois que le triangle c'est bien plus pour lui le ternaire que le triangle. C'est en tant que quelque chose se rapporte à ce dont je pose par médiation, du troisième, je crois que c'est plus de cela qu'il s'agit que du triangle.

Ne me réfère pas spécialement à lui.

Ce qu'il semble c'est que la notion de triangularité, quelles que soient les positions intuitionnistes ou non-intuitionnistes des mathématiciens, ne ~~peut~~^{peut} être autre chose que symbolique.

Sans aucun doute.

A ce moment-là, se pose la question que la machine cybernétique devrait alors reconnaître cette triangularité; ce qu'elle ne fait pas. C'est pourquoi vous avez penché à dire, semble-t-il, que la triangularité était en fait de l'ordre imaginaire.

Absolument pas !

C'est ce que j'avais compris.

Que la machine reconnaisse, il faut donner à ça un sens plus problématique.

Comportemental.

Mais alors cette triangularité dont vous parlez elle est en quelque sorte la structure même de la machine. C'est la première des choses, à partir de quoi la machine surgit comme

telle. C'est que si nous avons 0 et 1, il y a quelque chose qui vient après. C'est uniquement à partir d'une succession justement dernière que nous pouvons établir cette sorte d'indépendance des 0 et des 1, de génération symbolique, de commencement de la course des connotations présences-absences; elle ne peut absolument pas se maintenir dans le

Les choses les plus simples que je vous ai données au tableau, c'est-à-dire en vous indiquant toutes les combinaisons possibles, en vous montrant ce qu'on appelle le produit logique, l'addition logique ou addition à module 2, ça comporte toujours trois colonnes; il est convenu que dans telle marge d'opérations 0 et 1 feront un; et dans telle autre, 0 et 1 feront 0; ce qui implique ce que fait 0 avec 0, ce qui peut différer selon les uns, par ce que fait 0 et 1, et ce que fera 1 et 1. En d'autres termes, l'alternarité est non seulement présente, mais absolument essentielle, nécessaire à la structure même de la machine.

Et, bien entendu, d'après ce que je vous ai expliqué, il est bien clair qu'il ne s'agit pas de rite mécanique, en tant que tel, mais en principe même symbolique.

Il n'y a aucun doute, la ternarité - que j'aime mieux que votre triangularité, qui prête à une image, quand même -...

C'est parce que je ne parlais pas de ternarité, mais de triangularité. Ce que vous dites a trait à la ternarité de l'organisation, à la construction.

Ce que j'ai dit, ce n'est pas ça? C'est le triangle, lui-même, c'est-à-dire la notion de triangularité du triangle, et pas la ternarité, vous comprenez.

Vous voulez dire triangle, comme forme ?

Si cette notion, comme on le croit - comme je le crois - appartient à l'ordre symbolique, on ne s'explique pas pourquoi on ne peut pas construire une machine cybernétique, puisque c'est de l'ordre symbolique, qui va reconnaître dans tous les cas, n'importe quel cas, la forme du triangle ?

Très précisément, c'est dans la mesure où c'est de l'ordre imaginaire.

Alors, ce n'est pas de l'ordre symbolique.

C'est la fonction "3" qui est vraiment minimale dans la machine.

Oui. De là, on pourrait un peu généraliser la question, demander si la machine peut reconnaître dans une autre machine, une certaine relation ternaire ? La réponse est oui.

Alors que la question qu'elle reconnaisse le triangle dans tous les cas n'est peut-être pas, dans mon avis, impossible, encore qu'en effet elle ne soit pas résolue; mais justement dans ce fait que le triangle est dans l'ordre des formes encore très symbolisées; il n'y a pas de triangle dans la nature.

On peut parler de notion; ça laisse supposer que le problème peut peut-être être résolu. S'il était insoluble, le problème de la reconnaissance des formes laisserait supposer que la notion en question de triangularité n'est pas entièrement de l'ordre symbolique, mais aussi de l'ordre imaginaire.

Oui.

A ce moment, on ne peut pas ne pas évoquer les notions de concepts concrets. Et il semble qu'on n'aurait pas avancé beaucoup dans la conceptualisation des notions mathématiques. On resterait intuitionniste, il n'y aurait pas de notion

mathématique, il n'y aurait que des concepts concrets, élaborés, et cela est en contradiction avec les recherches d'axiomatique. En axiomatique, il semble qu'on élimine, (au moins en grande partie, il ne reste qu'un résidu; et certains ont dit qu'il n'en restait plus du tout), les concepts concrets d'intuition. Il y a là une question.

Vous voulez dire qu'il y a une marge aussi grande que vous pourrez; le problème reste ouvert.

Oui, au sens où vous avez dit vous-même que le triangle n'existe pas dans la nature. Qu'est-ce alors que cette intuition? Ce n'est plus un concept concret. Ce n'est pas ça le concept concret, c'est une élaboration à partir de formes existantes. C'est une notion, c'est symbolique.

Oui.

Dans les recherches axiomatiques récentes, un triangle est quelque chose de symbolique. Car un triangle est une certaine relation .

Oui. Cela peut exprimer cela, réduit complètement à une certaine relation.

Une notion d'incidence entre points et droites.

Par conséquent, en fin de compte, ça doit pouvoir être reconnu par la machine?

Oui. Mais il faut définir très exactement quel est l'univers du discours, quel est l'univers de toutes les formes que nous pouvons considérer? Et parmi celles-ci vous demandez à la machine de reconnaître une forme bien déterminée.

Oui. C'est à partir d'une réduction symbolique déjà faite des formes, en fait déjà du travail de la machine, qu'on demande

à la machine concrète, à la réelle, d'opérer.

Il s'agit là d'une description.

Non, je ne crois pas.

C'est une description de la relation que vous imposez à cette relation incidente d'avoir un certain nombre de propriétés, sans cependant les énumérer. C'est une description non énumérative parce que vous ne faites pas la liste de toutes les droites que vous considérez, de tous les points considérés, mais la liste de tous les points, droites... qui sont dans la nature.

C'est là que s'introduit l'imaginaire

La question se pose : où placez-vous ce concept, dans quel domaine ?

ça ne sert pas à grand'chose, si vous ne vous placez pas dans le cadre d'une axiomatique bien déterminée. Je vous ai parlé de l'incidence sur la droite, mais il y a d'autres façons d'axiomatiser la géométrie élémentaire.

On peut en effet constituer le triangle schématiquement, on peut le constituer, et même sans savoir qu'on parle d'un triangle. Comment s'aperçoit-on que c'est un triangle ? C'est le problème central. Comment est-on sûr que le triangle qu'on dessine... Il y a là un problème de la relation du symbolique et de l'imaginaire, qui est très obscur.

Oui. Pris en sens contraire, si je puis dire.

Oui, à l'envers.

Quand vous raisonnez sur le triangle dessiné sur la feuille de papier, vous accumulez un certain nombre de propriétés qui ont leur répondant dans le modèle axiomatique que vous considérez.

Kannoni Alors, vous parlez deux langages qui se traduisent.
 Lacan Sans aucun doute.
 Kannoni Alors, l'imaginaire est déjà langage, déjà symbolique.

Il t a deux plans.

Lacan Le langage humain incarné dans une langue humaine et fait, nous n'en doutons pas, avec des images voisines et qui ont toutes un certain rapport avec l'existence vivante de l'être humain, avec un secteur assez étroit de sa réalité biologique, donc la partie la plus utilisable, c'est ça qui est la découverte pratique, la somme de savoir accumulé par l'analyse, dont la somme la plus utilisable étant le caractère électif privilégié quant à une certaine tension, qui est proprement celui d'existence humaine de l'image du semblable; elle est donnée dans une certaine expérience irréductiblement imaginaire. Elle teste, elle charge toute espèce de langue concrète, et du même coup toute espèce d'échange verbal, de ce quelque chose qui en fait un langage humain, au sens le plus terre-à-terre et le plus commun du mot humain, au sens - si je ne me trompe - de l'humain, "human", en anglais; elle charge le langage de toute espèce de langage humain, de cette expérience fondamentalement imaginaire.

C'est précisément en cela qu'elle peut être un obstacle dans le progrès d'une certaine réalisation symbolique, dont nous ne pouvons pas ne pas voir se manifester de mille façons, dans la vie humaine, la fonction comme pure, c'est-à-dire comme étant essentiellement une et uniquement connotable en

terres de présence et d'absence; si vous voulez, d'être et de non-être.

Et c'est bien en cela que nous avons toujours affaire à quelque résistance, à la restitution, si on peut dire, de ce texte intégral d'échange symbolique; c'est qu'il est perpétuellement stoppé, haché, interrompu, par le fait que c'est dans les termes de ces images, en quelque sorte, on peut dire, nécessairement, au sens d'une basse nécessité, parce que nous sommes des être incarnés, qui pensent toujours par quelque truchement imaginaire, qui de ce seul fait alors tirent, arrêtent, stoppent, embrouillent, rendent confus ce qui est proprement de la médiation symbolique.

ahnoni

Ce qui me gêne, c'est que j'ai le sentiment que cette double symbolique ne hache pas seulement, ne détruit pas, mais qu'elle nourrit le langage symbolique, qu'elle en est la nourriture indispensable et que le langage, privé complètement de cette nourriture, devient la machine, c'est-à-dire quelque chose qui n'est plus humain.

Lacan

Mais ici pas de sentiment. N'allez pas vous dire que la machine est bien méchante, qu'elle encombre notre existence, que nous sommes objets du machinisme. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, étant donné que la machine dont il s'agit, en fin de compte c'est uniquement la succession des petits 0 et des petits 1, la question de savoir si elle est humaine ou pas est évidemment toute tranchée, elle ne l'est pas ! Seulement, il s'agit aussi de savoir si l'humain, dans le sens où vous l'entendez est si humain que ça.

C'est une question très grave.

Tout de même, là-dessus la notion historique de l'humanisme, sur lequel je ne ~~xenèrèksxpxs~~ vous ferai pas un séminaire, me paraît quand même assez alourdi de l'histoire pour que nous la considérions comme un phénomène, comme certaine position qu'a réalisée un certain champ historique, tout à fait localisable de ce que nous continuons à appeler imprudemment humanité.

Alors, nous n'avons pas à nous surprendre pour ce qui est de l'ordre symbolique, nous nous trouvons devant quelque chose qui est absolument indéluctible de ce qu'on appelle communément l'expérience humaine comme telle.

Vous me dites que sans aucun doute ~~ça~~/serait, si ça ne s'incarnait pas dans cette imagination, nous n'en doutons pas. La question est justement là, si les racines y sont toutes. Rien ne nous permet de le dire. Les simples questions posées par la déduction empirique des nombres entiers, qui non seulement n'est absolument pas faite, mais paraît même démontrée ne pas pouvoir l'être, pose^{nt} la question. rien ne/

En fin de compte, pour essayer de ramener ça à un petit schéma résumatif, qui ne me paraîtrait que le commentaire d'un texte freudien, qui est dans celui que nous étudions cette année, c'est-à-dire au début du chapitre III du "Principe du plaisir", quand Freud fait l'histoire de l'évolution de ce qui s'est passé, et qui le mène aux questions de l' "Au-delà du principe du plaisir", il y a là un certain nombre de paragraphes que je crois nécessaires de reposer à votre attention avant que nous nous quittions, parce que ce sont en quelque sorte des paragraphes décisifs, et tout à fait essentiels, et qui sont - vous le verrez - au coeur de ce que nous avons enseigné cette année

Il explique les étapes par où a passé le progrès de l'analyse. Il les distingue avec une clarté exemplaire qui fait de ce texte un texte absolument lumineux, un texte dont vous devriez tous avoir la copie dans votre poche, pour vous y référer à tout instant.

Il dit : d'abord, nous avons visé à la résolution du symptôme, en donnant sa signification. Il se trouve qu'on a eu quand même quelques résultats, quelques lumières, quelques clartés, et même quelques effets par ce procédé.

H. PK Bernaert Pourquoi ?

Dr Lacan

Pour la raison absolument radicale que si la découverte analytique signifie quelque chose, c'est-à-dire ce que je vous enseigne, autrement dit ce que je vous enseigne n'est rien d'autre que d'exprimer la condition grâce à quoi ce que Freud dit au départ est possible, c'est-à-dire très de répondre à votre pourquoi. Parce que précisément le symptôme est en lui-même et de tout en tout signification, c'est-à-dire vérité; il est vérité, mais cette symptôme il est déjà vérité mise en forme en tant que vérité. Il se distingue de l'indice naturel par ceci qu'il est déjà structuré en termes de signifié et signifiant; avec ce que ceci comporte, c'est-à-dire un jeu de signifiant, une ~~complémentarité~~ complémentarité s'établit : si telle chose veut dire telle chose dans ce symptôme, et chez ce malade, autre chose qui est abandonné, du fait que ceci a pris cette signification signifiera autre chose.

interpellation
symptôme
de vérité

Il y a déjà une ~~ré~~scipitation dans un matériel signifiant, à l'intérieur même du donné concret du symptôme. Le symptôme est l'envers d'un discours.

Bernaert

La seule question que je posais est : comment la communication immédiate au malade est-elle ^{efficace/} à ce moment-là ?

Lacan

La communication au malade de ceci guérit très exactement dans la mesure où Freud dit qu'elle entraîne chez le malade l'Überzeugung - c'est le terme qu'il emploie dans ce passage - c'est-à-dire la conviction. Or, par toute la suite du texte, ceci ne veut strictement rien dire d'autre. C'est que le sujet intègre ce que vous lui donnez à ce moment-là comme explication dans l'ensemble des significations qu'il a déjà admises. Or, ceci se produit, peut se produire, d'une façon ponctuelle, ou d'une façon que nous pouvons constater quelquefois dans l'analyse sauvage. - qui n'est pas toujours sans effet - Mais il est bien clair que c'est loin d'être général.

C'est pour ça que nous passons à la seconde étape, qui est celle où on exige justement, où on reconnaît la nécessité de cette intégration dans l'imaginaire, qui est déterminée par le fait qu'il faut que surgisse, non pas simplement la compréhension de la signification, mais la réminiscence, à proprement parler, c'est-à-dire le passage dans l'imaginaire, le fait que le malade réintègre dans quelque chose qui est tout ce continu imaginaire qu'on appelle le moi, en fin de compte, qu'il se soutienne comme étant de lui, de ce quelque chose qui fait qu'à ce moment-là la suite des significations le réintègre dans sa biographie. C'est la deuxième étape; (je suis pour l'instant à suivre le texte qui est le début du chapitre III dans les Essais de Psychanalyse).

Troisième étape : on s'aperçoit que ceci même ne suffit pas, à savoir qu'il y a une inertie précisément propre à ce qui est déjà structuré d'une certaine façon dans l'imaginaire.

Le texte à ce moment-là continue : le principal, au cours de ces efforts, parvient à retomber sur les résistances du malade....L'art est maintenant de découvrir le plus vite possible ces résistances, de les montrer au malade, et de le mouvoir, de le pousser par l'influence humaine.... (ici la place fut pour cette suggestion qui agit en tant que transfert)....à l'amener à l'abandon de ces résistances....Le passage à la conscience, le devenir conscient de l'inconscient, même par cette voie, n'est pas toujours possible à attendre complètement...Tout ce souvenir n'est peut-être pas strictement l'essentiel, si on n'obtient pas en même temps la conviction (Überzeugung)

La suite du texte insiste sur ceci. Il faut le lire comme je le lis, c'est-à-dire en Allemand; car le texte français est vraiment une espèce, ça tient à l'art du traducteur, ça a un côté grisâtre, poudreux, qui empêche de voir la violence du relief de ce que Freud apporte dans ce passage.

Il insiste sur ceci, qu'il est beaucoup plus nécessaire que le refoulé dans la mesure où il vient de nous donner cette limite de ce qu'on obtient même après la réduction des résistances, il y a un résidu qui, dit-il, peut être l'essentiel. Il introduit ici la notion de répétition (Wiederholen). Que veut dire cette répétition ? Elle tient essentiellement en ceci, dit-il, qu'il n'y a - et il l'affirme dans ce texte - du côté de ce qui est refoulé, du côté de l'inconscient, que tendance à se répéter; il n'y a aucune résistance qui soit du côté de ce qui est refoulé.

Or, c'est dans le même texte où il va nous souligner que

culi
et
l'p. 12

la nouveauté, l'originalité de ce qu'il apporte, d'une façon décisive, dans sa nouvelle topique. C'est précisément l'accentuel; qu'il y a d'une part une fonction inconsciente du moi; autrement dit que la simple connotation qualitative inconsciente et consciente n'est pas le point de départ essentiel, que la ligne de clivage passe très exactement entre ce qui est refoulé et ce qui tend à se répéter, Et ce qui est refoulé et ce qui tend à se répéter est précisément cette modulation symbolique dont je vous parle. Et c'est précisément parce que la division ne passe pas entre inconscient et conscient, mais entre quelque chose qui ne tend qu'à se répéter, c'est-à-dire ~~à~~ cette parole qui insiste, est quelque chose qui y fait obstacle, conscient ou inconscient, qui est organisé d'une autre façon, et qui s'appelle le moi, qui se confond strictement quand vous suivez ce texte, si vous le lisez avec les notions auxquelles je pense vous avoir rompus, qui est strictement justement l'ordre de l'imaginaire.

Et il souligne que toute résistance à ce titre vient uniquement et comme telle de cet ordre. De sorte, si vous voulez, qu'avant de vous quitter, il faut ponctuer - il faut bien mettre un point final quelque part, qui se dessine, qui vous serve en quelque sorte de table d'orientation - je reprendrai les quatre pôles qui sont ceux que plus d'une fois j'ai inscrit pour les ouvrir au tableau. Sous la forme d'un A, par lequel je commence, qui est l'Autre radical; (je le fais vite, vous en ferez ce que vous voulez); c'est l'Autre comme tel, l'Autre radical, l'Autre en tant qu'autre, celui de la 8ème ou 9ème hypothèse du Parménide, qui est aussi bien le réel dans son

caractère également le plus radical, le pôle réel de la relation subjective; et qui est aussi bien - nous y reviendrons à la fin - ce que Freud appelle ce où il attache la relation à l'instinct de mort. Tout ceci est là, dans ce schéma qui est "A".

Puis, vous avez ici "m", qui est le moi.

Vous avez ici "a", qui est l'autre qui n'est pas un autre du tout, l'autre qui, comme tel est essentiellement couplé avec le moi, et toujours dans une relation réflexive, interchangeable ce par quoi le moi est toujours un alter-ego.

Et vous avez ici "S", qui est à la fois le sujet, mais aussi le symbole, et aussi le Es; ce dont il s'agit dans la réalisation symbolique du sujet, pour autant qu'elle est toujours création symbolique, relation de la parole. C'est une relation qui va de A à S. Elle est sous-jacente. Elle est inconsciente. Elle est essentielle à toute situation subjective comme telle. Il s'agit de la symbolisation du réel.

Il est bien clair que ceci ne part pas d'une espèce de sujet absolu et isolé, que tout ceci ne se passe que dans une qui fait que tout est lié à la transmission et à la constitution de l'ordre symbolique, depuis qu'il y a des hommes au monde et qu'ils parlent. Et que ce qui se transmet, ce qui tend à se constituer, est cet immense message par où, peu à peu, tout le réel est retransporté, recréé, refait, dans une symbolisation qui tend à être équivalente à l'univers, et où les hommes et les sujets comme tels sont là-dedans des relais et des supports.

Mais pour l'instant ce que nous faisons là-dedans est

une coupure au niveau d'un de ces couplages.

Rien ne se comprend si ce n'est qu'à partir de ceci, qui vous est dans toute l'oeuvre de Freud; de bout en bout, rappelé et enseigné. Prenez le schéma de l'appareil psychique de la Psyché, au niveau des petits manuscrits qu'il envoyait à Fliess; et on peut croire qu'il essayait simplement de formaliser cela dans ce qu'on pourrait appeler la symbolique scientifique, et qui n'est rien moins que ça; vous le retrouvez également à la fin de la Science des Rêves. Ce qui est essentiel dans ce qu'apporte Freud, son idée, le point aigu, la chose qui ne se trouve nulle part ailleurs est cette chose sur laquelle il insiste principalement dans le chapitre VII, ou la partie VII sur les processus psychologiques, explicatifs, de toute la théorie des rêves. C'est ceci à qu'il y a vraiment opposition entre fonction consciente et fonction inconsciente. Ce départ, justifié ou pas, peu importe, - nous sommes en train de commenter Freud - qui lui paraît essentiel, pour expliquer n'importe quoi de ce qui se passe de concret avec les sujets auxquels il a affaire, avec ses malades, pour comprendre les champs de la vie psychique, qui sont ceux dans lesquels il apporte un nouvel ordre est ceci; que, essentiellement, ce qui se passe au niveau du pur conscient est comme tel et absolument effacé de suite. Il faut penser que s'il y a quelque chose qui se passe à un niveau de cortex où se place le reflet du monde qui est le conscient, pour que ça puisse fonctionner, il ne faut pas que ça laisse de traces. Les traces se passent ailleurs.

C'est de là que sont parties ces espèces d'absurdités de terme de profondeur, que Fraud, je pense, aurait pu éviter, et dont on a fait un tellement mauvais usage. Cela veut dire ceci qu'en fin de compte l'être vivant ne peut enregistrer et recevoir que ce qu'il peut recevoir, c'est-à-dire ce qu'il est déjà fait pour recevoir. Plus exactement, sa mémoire et ses fonctions sont beaucoup plus faites pour ne pas recevoir, pour ne pas voir ce qu'il n'est pas utile de voir pour sa réalité biologique, pour ne rien entendre de ce qui n'est pas biologiquement sensible. Et que c'est précisément à partir de ces conditions que le problème de ce qui se passe pour les êtres humains commence à se faire voir.

Comment est-ce que l'être humain va au-delà du réel qui lui est biologiquement naturel ? C'est-à-dire, pourquoi est-ce que l'être humain, contrairement à toutes les machines animales qui sont strictement rivées à leurs conditions de milieu extérieur, et si elles varient c'est dans toute la mesure où - on nous le dit - ce milieu extérieur varie, mais, bien entendu, pour autant qu'elles le suivent; mais le propre de la plupart des espèces animales est très précisément de ne rien vouloir savoir de ce qui les dérange; plutôt crever ! C'est d'ailleurs pour ça qu'elles crèvent et que nous sommes forts ! C'est d'imaginer des espèces spécialement primitives, ouvertes, sensibles, que nous retrouvons toujours à l'origine des

.... familiales, qui sont des espèces d'espèces, indéterminées, qui elles auraient eu le pouvoir de recevoir du milieu extérieur un nouveau cachet qui n'est rien d'autre que leur forme.

Car si les êtres vivants restent dans une certaine forme, c'est l'inspiration de Freud, en tout cas, de le dire. C'est en cela qu'il n'est pas mystique, qu'il ne croit pas qu'il y a de pouvoir morphogène en tant que tel, et comme primordial, dans la vie. C'est de marquer toujours la stricte corrélation qui fait que le type et la forme sont absolument liés aussi à un choix dans le milieu extérieur, qui en est l'endroit, comme l'autre est l'envers; ou l'envers comme l'autre est l'endroit.

Il s'agit de savoir pourquoi, dans l'être humain il se passe autre chose. Car pour ce qui est simplement de l'action de la réalité au sens où la réalité est ce quelque chose où à partir de ce moment-là on apprend à faire ça, la preuve le fait aussi, et le fait excessivement bien, la preuve ou n'importe quoi.

Il y a des expériences de laboratoire exténuantes, depuis déjà assez d'années, pour savoir que c'est partout. Et que même l'abstraction, la généralisation, et même la triangularité, au sens où le centre la question de Valabrega, où même la triangularité peut s'insérer quelque part. Il suffit de la mettre avec une certaine ténacité, le triangle devant, pour qu'il finisse par reconnaître, c'est-à-dire par généraliser.

Car en fin de compte c'est sur le plan du général qu'il faudrait répondre sur ce sujet de la triangularité. Ce qui est nouveau dans l'homme, c'est précisément que quelque chose est déjà assez imperceptiblement ouvert, dérangé dans cette coaptation imaginaire, pour que ce soit là qu'ait pu s'insérer l'utilisation symbolique de l'image.

Il faut évidemment supposer une certaine béance biologique

déjà dans le rapport animal et très précisément celui que j'essaie de définir quand je vous parle du rapport fondamental structurable du stade du miroir; c'est-à-dire dans cette captation totale du désir, de l'attention. Ceci suppose déjà le manque. Il est déjà là quand je dis désir du sujet humain, par rapport à son image, ce quelque chose qui est justement cette relation imaginaire extrêmement générale, qu'on appelle le narcissisme. A savoir que les sujets vivants animaux sont sensibles à l'image de leur type. Point absolument essentiel, grâce à quoi toute la création vivante n'est pas une immense partouse.

Pour l'être humain, il y a un certain rapport spécial avec cette image qui est la sienne. Et ce rapport est évidemment un rapport de béance, de tension aliénante, construite comme telle. C'est là que vient s'insérer la possibilité de l'utilisation dans l'ordre de la présence et de l'absence, c'est-à-dire dans l'ordre symbolique, de quelque chose, c'est-à-dire l'introduction de ce quelque chose qui va vers la tension entre le symbolique et le réel. C'est une tension, bien entendu, qui est là sous-jacente, je dirai substantielle, si vous voulez, bien simplement, donner son sens purement étymologique au terme de substance; il est sous-jacent. C'est un (ubiquitous ?) rapport à toute la situation du sujet humain.

Qu'est-ce qui se passe ? Il se passe ceci, que pour tous les sujets humains qui existent, ils estimeront que le rapport entre le A et le S passera toujours comme ceci :

XXXXXXXXXXXXXXXXX A - m - a - S

c'est-à-dire par l'intermédiaire de ces substrats imaginaires, nécessaires, que sont le m et le a, le moi et l'autre; et avec

aux la constitution de toutes les fondations imaginaires de l'objet.

Et vous (à Lefèvre-Pontalis) pourquoi vous marrez-vous, êtes-vous pour ou contre ?.....

...Tâchons de faire un peu de lanterne magique, pour accompagner cette tendance à l' amusement. Nous allons imaginer ceci, que ce dont il s'agit au milieu, au point de recoupement entre ce direct symbolique, que nous avons supposé, et le passage par l'imaginaire, nous allons supposer que ce qui est ici (nous allons tomber dans la basse mécanique, qui est l'ennemie de l'homme) vous savez ce que c'est ? Si vous ne le savez pas, je vais vous dire que je pourrais mettre à la place n'importe quoi, une lampe triode, c'est amusant, c'est exemplaire et ça veut dire que quand vous avez ici un endroit où il y a le vide, vous pouvez faire quelque chose qu'on appelle une vague électronique, qui est constituée par ceci, que quand un courant passe par l'ensemble du circuit, 's'il y a le vide, il se produit ce qu'on appelle, de la cathode à l'anode, un bombardement électronique, grâce à quoi le courant passe. A cause de ceci qu'en dehors de l'anode et de la cathode il y a une troisième ode, et que cette troisième ode, qui est transversale, ici, a cette utilité , comment, en raison de la façon dont vous y faites passer le courant, vous pouvez faire deux choses différentes ou bien positiver, de façon telle cette troisième ode que les électrons soient en quelque sorte conduits vers ce qui est derrière, c'est-à-dire l'anode, ou bien la négativer, ou arrêter net le processus. C'est-à-dire que ce qui émane déjà du négatif va se trouver repoussé par le négatif que vous interposez.

Ceci simplement est une nouvelle illustration de l'histoire de la porte, dont je vous ai parlé l'autre jour, en raison du caractère non-homogène de l'auditoire. Mais disons que c'est une porte de porte, une porte à la puissance seconde, c'est tout. Vous pouvez faire une porte à la puissance seconde, c'est-à-dire une porte à l'intérieur de la porte, de mille autres façons, on peut imaginer n'importe quoi !

L'important est de s'apercevoir ce que précisément, en raison de ce passage très particulier par l'intermédiaire de l'imaginaire, c'est justement le rôle que peut jouer l'imaginaire c'est-à-dire d'interrompre, de hacher, de scander d'une certaine façon ce qui peut passer au niveau du circuit, et en quelque sorte du caractère à soi-même conflictuel qui réside dans ceci que ce qui se passe entre A et S, au mieux, passe toujours de façon en quelque sorte à se contrarier, à se stopper, à se couper, à se hacher soi-même. Au mieux; je dis au mieux, car bien entendu le discours universel est symbolique, venant de loin, car nous ne l'avons pas inventé. Ce n'est pas nous qui avons inventé le non-être, nous sommes tombés dans un petit coin de non-être.

Pour ce qui est de l'imaginaire, et de l'imaginaire transmis, nous en avons aussi notre compte avec toutes les fornications de nos parents, grands-parents, et autres histoires scandaleuses qui font le sel de la psychanalyse.

Alors, à partir de là, pas mal de choses sort tout de même aisées à comprendre. En particulier les nécessités du langage, et celles que j'ai exprimées maintes fois devant vous, celles de la communication interhumaine.

A la base de ça, vous pourriez avoir un autre sujet; il prend souvent la forme du message que le sujet émet, sous une forme qui la structure, la grammaticalise, comme le recevant, ce message, de l'autre, sous une forme inversée. Quand un sujet dit à un autre "tu es mon maître", ou "tu es ma femme", je vous l'ai maintes fois expliqué, ça veut dire exactement le contraire, ça veut dire que ça passe par A et ça passe par m; et ça vient en quelque sorte au sujet, ça intronise tout d'un coup dans cette position périlleuse, et essentiellement problématique d'époux, ou de disciple, par l'intermédiaire du langage humain, qui fait que c'est ainsi que s'expriment[†] les paroles fondamentales.

Eh bien, de quoi s'agit-il, quand il s'agit du symptôme ? Autrement dit d'une névrose ? Vous avez pu remarquer que dans ce schéma, le m, c'est-à-dire le moi, dans le circuit est vraiment séparé du sujet par le petit a; c'est-à-dire par l'autre. Et pourtant il y a quand même bien un lien. Moi je suis moi, et vous aussi vous l'êtes, vous; et entre les deux évidemment il y a aussi quelque chose; il y a aussi quelque chose que nous caractérisons par cette donnée structurante que les sujets sont incarnés et que c'est même de cela qu'il s'agit; et que ce qui se passe au niveau du symbole se passe en effet chez les êtres vivants. Et il y a bien quelque chose par là qui exprime toute cette réalité biologique du vivant, qui établit en somme cette sorte de division entre la imaginaire de ce vivant, dont le moi est une des formes, et structuré - nous n'avons pas tellement à nous plaindre - et le fait qu'il est capable de remplir cette fonction symbolique qui lui donne une position éminente vis-à-vis du réel.

Ce qui se passe quand il y a névrose est ceci. Dire qu'il y a un refoulé, un refoulé qui ne va jamais sans retour, c'est exactement faire allusion à ceci, que quelque chose passe du discours, qui va de A à S; quelque chose en passe et en même temps n'en passe pas. En d'autres termes, c'est pour autant que quelque chose de ce qui est en S, c'est-à-dire de ce quelque chose qu'il a dans la parole ^{pour} /xx se révéler, va passer par ailleurs, va passer par le support corporel du sujet; ce quelque chose va être là et intervenir aussi d'une autre façon, qui reste à doser par rapport à la parole donnée, en tant qu'elle passe, en tant que tout à l'heure je vous en ai donné un exemple, en tant qu'elle structure une partie des relations humaines, et qu'elle fait qu'il existe des engagements de toutes espèces. C'est quand même un acte à la base de toute structuration, sociale ou autre.

Ce que nous avons, quand il s'agit de la névrose, est cela; c'est quelque chose comme ceci. Mais considéré dans la relation propre, intérieure au sujet, entre ce m et S. C'est-à-dire que quelque chose passe par là et vient interférer d'une façon qui semble beaucoup plus dérangeante, par rapport à la parole fondamentale, que ce qui se passe dans cette parole seconde, en quelque sorte, dérivée, et qui constitue cette rupture, cette scission du discours, qui est à la fois trou du temps, le discours, mais en même temps discours dans sa signification : dire quelque chose, qui fait du symptôme cette vérité inavouée, scellée, que le traitement analytique est fait pour résoudre.

La signification de l'analysé eux est quoi ?

Je vous l'ai dit et enseigné maintes fois, elle tient en ceci que s'il y a en effet quelque chose qui mérite de s'appeler résistance, et qui est la résistance ~~schème~~ schème; ainsi va tout schème; qui fait que le m n'est pas le S; à savoir que le moi n'est pas identique au sujet. Vous devez bien voir que ce n'est pas tellement cette résistance sur laquelle Freud met l'accent. Car il dit que toute résistance vient de l'organisation du moi. Ce n'est pas tellement parce qu'il y a cette condition naturelle, c'est parce qu'il est de la nature du moi de s'intégrer dans le circuit imaginaire, qui conditionne les interruptions du discours fondamental comme tel. C'est en tant qu'il est imaginaire, et pas simplement en tant qu'il est existence charnelle, qu'il est moi, qu'il est à la source de ce qui dans l'analyse se propose comme des interruptions de ce discours, qui ne demandent qu'à passer en actes, ou en paroles, ou en Wiederholen, c'est la même chose.

à dire
elle
analyse

Quand je vous dis que la seule véritable résistance dans l'analyse c'est la résistance de l'analyste. Qu'est-ce que ça veut dire ? ça veut dire ceci; qu'une analyse n'est faisable, n'est concevable, n'est concevable précisément que dans la mesure ou ceci (a), d'une certaine façon cet a, dans la position élective qu'est l'analyse, cet a est effacé, est absent. Qu'est-ce que ça veut dire ? ça veut dire que quelque chose, une certaine purification subjective dans l'analyse - à quoi bon, sans ça, toutes ces cérémonies auxquelles nous nous livrons ? - cet a s'est réalisé, ~~enxxxxkuzxxxxk~~ pour qu'on puisse, en quelque sorte, pendant tout le temps de l'expérience analytique, confondre ce pôle a avec ce pôle A. C'est que

l'analyste, d'une certaine façon, participe de la nature radicale de l'autre, précisément en tant qu'il est ce qu'il y a de plus difficilement accessible. Et que dès lors, et à partir de ce moment, (nous reprenons ici le premier schéma,) quelque chose puisse s'établir, qui fasse que ce qui part de l'imaginaire du moi du sujet s'accorde à, non pas avec cet autre auquel il est habitué et qui n'est que son partenaire, celui qui est fait pour entrer dans son jeu, mais avec justement cet autre radical qui lui est masqué.

Ce qui s'appelle "transfert" se passe très exactement à ce niveau-là, entre A et m, et pour autant que le a, en tant qu'il est là représenté par l'analyste, fait défaut.

Vous le voyez, ce dont il s'agit, comme Freud le dit d'une façon admirable dans ce texte, est cette sorte de Überlegenheit, (qu'on traduit en cette occasion par supériorité, mais dont je soupçonne qu'il y a là un usage en jeu de mots, dans Freud, comme la suite l'indique), grâce à laquelle la réalité qui apparaît à ce moment-là dans la situation analytique est reconnue immer (toujours) als Spiegelung - qui est un terme étonnant : comme le mirage - d'un certain passé oublié.

C'est-à-dire que c'est dans la fonction imaginaire du moi comme tel (et le terme de Spiegel - miroir - y est) que ce qui se produit dans la relation à l'autre peut prendre cette valeur polyvalente qui tient à ce qu'à partir du moment où n'existe plus ici cette résistance, le A et le m peuvent en quelque sorte se mettre en accord, communiquer assez pour qu'il y ait un certain isochronisme, une certaine positivation

simultanée, si vous voulez, par rapport à notre lampe triode, entre le A et le m, pour que ce qui va de A au S rencontre ici, si on peut dire, une vibration harmonique, quelque chose qui, loin d'interférer, de s'opposer au passage de la parole fondamentale, trouve ici quelque chose qui, en l'espèce, ait suffisamment de sens, et d'une façon suffisamment croissante de sens, et même quelquefois d'une façon amplifiée de sens, parce qu'on peut prendre cette lampe dans son rôle réel, qui est souvent le rôle d'un amplificateur dans la réalité, pour que s'éclaircisse le discours fondamental jusque-là censuré - pour employer la terre qui est le meilleur - ; et dans la mesure où ce procédé, on sent qu'il se passe par l'effet de transfert, qui, vous le voyez, est différent en lui-même et se passe ailleurs que là où se passe la tendance répétitive, c'est-à-dire ce qui insiste, c'est-à-dire ce qui ne demande qu'à passer, ce qui se passe entre A et S, le transfert, se passe entre m et a.

Et c'est dans l'œuvre que peu à peu le m, si on peut dire, apprend à se mettre en accord avec ce discours, qu'il puisse être traité de la même façon qu'est traité le A, c'est-à-dire par à son lié au S.

Cela veut dire ceci, non pas qu'un moi supposé autonome prend appui sur un moi le l'analyste, comme écrit Loevenstein (dans un texte que je ne vous lirai pas aujourd'hui, mais que j'avais auparavant soigneusement choisi), et devienne un moi de plus en plus fort, intelligent et savant. Cela veut dire, au contraire, que le moi devienne ce qu'il n'était pas, qu'il vienne au point de vue fondamentalement le sujet; et que la

position finale se réalise comme ceci. Que ce qui part du moi, qui n'est pas pour autant volatilisé après une analyse, (qu'elle soit didactique ou thérapeutique, on ne monte pas dans le ciel désincarné et pur symbole !), c'est toujours le moi qui parle, bien sûr, mais le circuit passe du moi à cette source fondamentale de l'activité symbolique qui est le S, et allant vers l'Autre, le rejoindre, le A a, c'est-à-dire le petit a, en tant qu'il est imaginaire, par l'intermédiaire d'une expérience radicale de l'autre et du réel comme tels, et pour autant qu'il a été symbolisé dans l'expérience.

Car toute expérience analytique est une expérience de signification. Et un des plus grands obstacles qui nous sont toujours élevés c'est de savoir ce qui va arriver comme catastrophe si nous révélons au sujet sa réalité, sa pulsions, ou je ne sais quoi, sa vie homosexuelle. Dieu sait si les moralistes ont à nous en exposer, à cette occasion. C'est une objection caduque et sans valeur par soi-même. Car, en admettant même qu'on révèle au sujet quelque tendance qui ~~l'~~ aurait pu être écartée de lui à jamais par je ne sais quel effort, ce qui est mis en cause dans l'analyse n'est absolument pas celle de la réalité que nous découvrons au sujet; c'est à cela que notre expérience authentique de l'analyse s'oppose radicalement, à une certaine conception de l'analyse des résistances, qui, en effet, s'inscrit assez dans ce registre, qu'on lui découvre sa réalité. Il découvre par l'intermédiaire de l'analyse sa vérité; c'est-à-dire la signification que prend dans sa destinée particulière ces données

la réalité
de la destination)

qui lui sont en effet propres, et qu'on peut appeler son lot.

Les êtres humains naissent avec toutes sortes de dispositions extrêmement hétérogènes, et bien ou mal réparties. Nous ne sommes en mesure là-dessus ni de prendre parti nous-mêmes, ni de choisir. Mais ce que l'analyse réalise est que, quel que soit ce lot fondamental, ce lot biologique, ce qui est révélé par l'analyse c'est sa signification, en fonction d'une certaine parole, d'une parole du sujet, et qui n'est pas et n'est jamais ^{il} entièrement la sienne; car cette parole, en est le point de passage. Il la reçoit déjà toute faite. JE ne sais pas si c'est à partir du maître-mot primitif, du livre du jugement, ou je ne sais de quoi, inscrit dans la tradition rabbinique. Nous ne regardons pas si loin, nous avons des problèmes assez singuliers, d'une portée assez limitée, pour qu'aient toute leur valeur les termes de vocation et d'appel.

S'il n'y avait pas cette divergence, cette distinction de plans entre une certaine parole incluse et reçue par le sujet, qui est celle qui porte, en raison d'une situation particulière en tant qu'elle est symbolique, s'il n'y avait pas ça, il n'y aurait aucune espèce de conflit avec l'imaginaire. Et chacun purerent et simplement suivrait son penchant.

Il est bien clair que l'expérience nous montre qu'il n'en est rien. La signification fondamentale du conflit mis en relief par Freud est saisissable comme le dualisme essentiel, celui auquel il n'a jamais renoncé, comme constituant le sujet, ne signifie rien d'autre que ces recroisements. Et ces recroisements je voudrais les représenter

Vous sentez bien que ce réseau ne s'arrête pas, des plans du symbolique et du réel.

parole
et
Parole

Dans "Au-delà du principe du plaisir", la découverte est justement que ce moi en tant qu'il s'inscrit dans l'imaginaire - et sa découverte est homogène avec les tensions libidinales - Tout ce qui est de la libido, ou plus exactement tout ce qui est du moi, s'inscrit dans les tensions imaginaires, comme le (este des tensions libidinales. Libido et moi sont du même côté. Le narcissisme est libidinal. Le moi n'est pas une puissance supérieure, un pur esprit, un moi autonome - comme on essaie de nous le restituer maintenant - une sphère sans conflits - comme on ose l'écrire - sur la base de laquelle nous aurions à prendre appui, pour permettre au sujet le moindre progrès.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Qu'est-ce que c'est que ces sujets dont nous exigeons des tendances en quelque sorte supérieures vers la vérité ? Qu'est-ce que c'est que cette sorte de tendance transcendante à la sublimation, que Freud répudie de la façon la plus formelle, dans l' "Au-delà du principe du plaisir". Il ne voit, dans aucune des manifestations concrètes des fonctions humaines, ni de son histoire - et il l'affirme, et cela a bien sa valeur chez lui, qui a inventé notre méthode! - la moindre tendance au progrès. Elle n'a absolument rien d'inscrit dans l'ordre libidinal, ni biologique, Il n'y a pas tendance vers des formes supérieures. Pour ce qui est des formes de la vie, toutes sont aussi miraculeuses, aussi équivalentes et étonnantes dans leur existence.

Il s'agit de tout autre chose.

C'est ici que nous débouchons sur, précisément, cet ordre

symbolique, différent de l'ordre libidinal, où s'inscrivent aussi bien le moi que toutes les tendances et les pulsions; c'est ça qui tend au-delà du principe du plaisir, le rejette en tant qu'ordre hors des limites qui sont à proprement parler les limites de la vie, les limites du principe du plaisir, quand Freud l'identifie à l'instinct de mort. C'est au point où vous relirez le texte, et vous verrez, s'il vous semble digne d'être approuvé - c'est pour autant que l'ordre symbolique se trouve, comme tel, rejeté de l'ordre libidinal, en tant qu'il inclut tout le domaine de l'imaginaire, y compris la structure du moi, que Freud a écrit l'"Au-delà du principe du plaisir", et a abouti à la notion de l'instinct de mort, qui, disait-il, n'est que le masque de l'ordre symbolique, en tant justement (il l'écrit), qu'il est muet. C'est-à-dire en tant qu'il ne s'est pas réalisé, tant que l'ordre symbolique sur un point, sur le point de la reconnaissance et de quoi que ce soit du sujet, ne s'est pas établi, par définition, il est muet.

Et c'est entre cet ordre symbolique et à la fois non-étant et insistant pour être, c'est cela que Freud vise quand il nous parle d'instinct de mort, comme étant ce qu'il y a de plus fondamental, au fond de l'inconscient, ce qui est, en somme, le plus radical de ce qui est, le Es, l'instinct de mort, c'est-à-dire cette insistance, un ordre symbolique en gésine, en poussée, en train de venir, en train d'insister pour être réalisé.

(applaudissements)